

L'esprit du lac

Aline Apostolska

Number 91, Fall 2001

Eaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14613ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Apostolska, A. (2001). L'esprit du lac. *Moebius*, (91), 83–87.

ALINE APOSTOLSKA

L'esprit du lac

Les sept dernières années que j'ai passées en France, jusqu'en 1998, je les ai vécues sur le bord de la Loire, non loin de Chambord. Moi la Parisienne, inséparable des quais de la Seine, j'avais choisi la campagne, la majesté architecturale, le charme bourgeois du Val-de-France, la mémoire de vestiges royaux et de leurs traces religieuses, la réputation méritée d'une gastronomie délicate et riche, qui tient au ventre et au palais, surtout si on l'accompagne d'un de ces innombrables vins de Loire qui, d'Angers à Sancerre, de Chinon à Ménéteau et Cheverny, réveillent, avec légèreté, les nuances des mets.

Cette région, particulièrement entre Orléans et Tours, s'appelle le Cœur-de-France, parce qu'elle en constitue en effet le centre géographique, mais également le cœur battant, sur le plan historique comme sur celui de l'art de vivre. Ses paysages, pendant sept longues années, n'ont cessé de me nourrir, de me surprendre et de m'émerveiller. Si le Berry m'envoûtait, que ce fût du côté des marais de Bourges ou des vallons du pays de George Sand, ma préférence néanmoins allait, revenait, vers la Loire, son étendue majestueuse, son lent débit si changeant au fil des saisons, la blancheur diaphane qui baignait ses berges et faisait le bonheur des peintres, les plus célèbres comme ceux qui, le dimanche, osaient quelques coups de pinceau comme ils auraient tenté le gardon.

Au bord de la Loire, quelle qu'ait été ma journée, la quiétude m'envahissait à chaque fois. M'asseoir un moment pour la regarder couler, inexorable et inclusive, devenant à elle seule la totalité du paysage – même l'été lorsque les bancs de sable la dévorent à moitié –, immémoriale et éternelle, indifférente aux contingences éphémères, humaines en particulier, me remettait à ma juste place,

contingente et éphémère justement, périssable, forcément périssable, et cela me rassurait. Me retrouver ainsi «petitement humaine» face au définitivement plus grand que moi m'a toujours profondément équilibrée et, donc, remplie de force. Et pour moi le fleuve – plus que la montagne qui me bouche l'horizon, plus que la mer qui agite trop de tréfonds insondables, plus encore que le désert qui me fascine à la manière d'un interdit, d'une pulsion mais non d'un apaisement – le fleuve seul m'apporte cette certitude sur laquelle ne plane aucun doute (c'est déjà le premier des miracles!): nous ne sommes que cela, ce que nous sommes, ici et maintenant, alors faisons ce que nous avons à faire, faisons-en le meilleur, le meilleur de soi, parce que cela est important, parce que cela est futile, parce que cela est miraculeux comme un polaroïd de l'éternité, un éternuement de l'invisible. Parce que cela est vain, faisons-le bien, faisons-en un chef-d'œuvre. Faisons le meilleur parce qu'il n'en restera rien, que demain nous ne serons plus tandis que le fleuve, lui, continuera, coulera plus loin, riche de tous les corps liquéfiés en son lit.

Le fleuve, la Loire, le Gange, le Nil, le Saint-Laurent – mon dernier coup de foudre et à ce jour encore le plus puissant, pour combien de temps? – le fleuve m'a transmis l'essentiel, du moins celui auquel je me réfère: je peux tout, j'ai tous les droits, tous les pouvoirs, toutes les promesses si, et seulement si, j'accepte ma juste dimension. Moi si petite et lui, le fleuve, si grand. Moi si étroite et lui tellement généreux. Moi vulnérable et lui absolument invincible. Moi si quotidienne face à lui, l'éternel. Moi si palpable et lui définitivement inatteignable. À moins, à moins que ce ne soit justement... l'inverse. Moi si grande et lui...

* * *

Lorsque, aujourd'hui, je reviens, comme je le fais plusieurs fois par an, dans cet autre Chambord, québécois celui-là, ce n'est pas pour méditer sur les bords du fleuve, car pour se rendre à Chambord il faut quitter, s'arracher, selon la route empruntée, soit au Saint-Laurent, soit au Saint-Maurice. Comme en France il faut,

pour rejoindre les marais et les étangs qui font le mystère, les légendes et le patrimoine des contes de Sologne, quitter la Loire, s'enfoncer dans la forêt et accéder au château aux trois cent soixante-cinq cheminées (une pour chaque jour, imagina le grand Léonard de Vinci, son concepteur).

Assise sur la plage de galets de granit roses et gris, j'arrose ma contemplation de bières sur lie fortes et ambrées, puis nous prenons, mes fils et moi, la route de plaisirs culinaires différents de ceux que nous apprécions en France: des tourtières pour Raphaël, des tartes aux bleuets pour Louis, des ouananiches poêlées pour moi. Le grand lac, rouge de fer et d'humus, ne cesse de m'impressionner. Sa vastitude, sa perspective, ne cesse de m'intriguer et de m'inspirer. Est-ce un lac, une mer intérieure, une frontière? Un passage obligé vers le plus grand que soi? Un miroir spécialement créé pour que les humains, malgré leur négligence, puissent se représenter le ciel, les yeux ouverts?

Depuis que je les ai rencontrées, les eaux du Québec incarnent pour moi le mystère. Des eaux, des lacs, des fleuves du monde, j'en connais un peu, un peu plus même... mais les eaux du Québec sont l'Eau, l'Eau en soi, leur concentré, leur résumé, leur inassouvi. Elles dévient toutes les lois et ne se laissent jamais cataloguer par une appellation. Fleuve? Lac? Chute? Cascade? Rivière? Même l'océan, lorsque l'on y parvient, on ne sait plus si c'est encore le fleuve ou déjà l'océan, et depuis quand, et jusqu'où... Avec les eaux du Québec, il faut revoir ses certitudes, et redéfinir ses classiques. C'est cela, sans doute, qui me les rend si précieuses, si proches aussi.

* * *

L'autre soir justement, je me tenais sur la plage devant le petit chalet bleu et blanc que nous louons depuis trois ans, à Chambord. La tempête avait été magnifique, et avait occupé la majeure partie de la journée. Assise sur un rocher, je profitais du calme que la nuit avait apporté dans ses voiles, en espérant qu'elle nous le laisserait malgré le retour du soleil. J'aime pourtant beaucoup la tempête sur le lac Saint-Jean. Les rafales de vent précipitent les

vagues qui se dressent en de hautes barrières d'écume, dans un fracas qui rappelle celui de la mer. L'eau devient grise, tourmentée et opaque, elle d'ordinaire si translucide. En ce début de nuit, l'agitation de la journée n'était pas tout à fait apaisée. Mais moi je l'étais.

La lumière de la lune, drue et franche, tombait droit sur le lac, presque à portée de ma main. À la faveur d'une trouée dans les nuages, j'avais l'impression de pouvoir toucher le rai lunaire. J'inventais un jeu. Je soufflais lentement des volutes de fumée devant moi, et le vent les emportait vers l'écran lumineux, où elles prenaient diverses formes avant de se désagréger. Les particules de fumée scintillaient ainsi dans les rayons puis, d'un coup, s'évanouissaient.

Au bout de dix minutes, j'envoyai une dernière bouffée de cigarette, sûre que le même phénomène – optique? climatique? – se reproduirait. Mais il n'en fut rien. La fumée se plaça au centre du projecteur lunaire et se tint là, compacte, sans se dissoudre. Je la vis virer lentement de forme, se tordre sur elle-même pour prendre l'allure d'une silhouette de femme, une silhouette longiligne et échevelée qui dansait, blanche et mate, sur les crêtes d'écume. Elle dansait devant avec son visage sans regard, sans bouche, et son corps diaphane, sans membres et sans chair, l'esprit du lac, l'esprit du féminin, éternel, sans âge, sans peau, l'Esprit de l'Eau matérialisé devant moi. Tétanisée, je la regardais virevolter et là, soudain, je la reconnus.

Sous mes yeux, à Chambord sur le lac Saint-Jean, dansait la Dame Blanche de Chambord sur Loire, la redoutée Dame Blanche des étangs solognots, figure légendaire de cette amante éplorée qui, les nuits de tempête et de lune ardente, court les marais, et hante les rêves des autochtones, elle l'éplorée, l'éperdue, la délaissée, prête à tout, prête à tuer ou à mourir pour qu'il la reprenne, qu'il la console, qu'il lui revienne, lui, l'amant perdu, le mari infidèle. Triste Dame Blanche, mi-magicienne, mi-sorcière, flottant dans ses voiles blancs à la recherche de la paix, en quête de délivrance, ou de vengeance. Une vision blanche, mate, de l'amour trahi, que les conteurs de

Sologne, après de longues balades à cheval dans la forêt, racontent autour des cheminées. Un cauchemar.

À moins, à moins que... ce ne fût la Fée, la Fée de la caverne de Desbiens, la Fée du Trou où hibernent les chauves-souris et où brille le labrador bleu, cette pierre qui compose principalement la lune. Le labrador bleu, enchâssé dans le granit, et qui resplendit comme une myriade d'étoiles, pour que les humains, malgré leur négligence, puissent apercevoir le cosmos, les yeux ouverts. La Fée, cette forme blanche apparue dans la nuit absolue de la caverne, ce rêve de femme fait par des hommes en manque, cachés là pour échapper à la conscription. Rêve évanescent d'hommes fous de solitude, qui dans le noir s'imaginent posséder l'impalpable.

À moins que la Dame Blanche et la Fée du Trou ne fassent qu'une seule et même figure, double face d'un Féminin qui lui aussi nous échappe. J'ai vu ce soir-là virevolter cette forme blanche, tout droit sortie non d'un livre de légendes ni de la bouche d'un conteur, mais du filtre de ma cigarette, pourtant achetée au dépanneur du village. À quoi, à qui pensais-je avant de la voir? À rien ni personne, du moins le croyais-je, moi qui me sentais si calme dans la tempête environnante.

D'un bond, je me suis levée et j'ai couru dare-dare jusqu'au chalet. J'ai fermé portes et fenêtres, et vérifié si les enfants étaient bien endormis. Puis j'ai regardé cet homme qui lisait dans mon lit, un roman policier, une histoire pour se faire peur avant de s'endormir... J'étais bien à ma juste place, assurément minuscule devant l'immensité, humaine à la mémoire trouée, prise en défaut par la redoutable perfection de la mémoire de l'eau.

D'un continent à l'autre, d'une eau à l'autre, d'un étang à un lac ou à un fleuve peut-être, partout flottent les mêmes rêves, les mêmes chagrins aussi. Et l'on ne transporte d'autre valise, si dérisoire, si périssable, si infiniment précieuse, que soi-même...